



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

***La littérature de langue française au Burundi / Juvénal Ngorwanubusa*
éd. Archives et musée de la littérature - M. E. O., 2013
cote: 59.690**

Directeur des archives et du musée de la littérature de Bruxelles, l'écrivain Marc Quaghebeur observe justement dans sa préface que la littérature burundaise était jusqu'alors le chaînon manquant de l'histoire littéraire de l'Afrique centrale. Les convulsions qui ont marqué l'histoire récente de ce pays ne sont sans doute pas étrangères à cette situation. Le livre de Juvénal Ngorwanubusa, docteur en philosophie et en philologie de l'université de Louvain, professeur à l'université du Burundi, où il occupe la Chaire UNESCO des Droits de l'Homme, ancien doyen de la faculté des Lettres et ancien ministre, est venu opportunément combler cette lacune.

Il s'agit d'un aspect méconnu de la francophonie, dont les origines, contrairement à une idée reçue, sont antérieures à l'attribution de ce territoire à la Belgique au lendemain du premier conflit mondial. En effet, l'auteur nous apprend que des religieux de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) avaient pris pied dans ce royaume nilotique dès 1884, en dépit des protestations des autorités allemandes, représentantes du protectorat, et y avaient ouvert de petites écoles. Pénétration relativement modeste sans doute mais on dénombre quand même, dès 1911, 70 écoles catholiques francophones regroupant plus de 1400 élèves tandis que les Allemands, privilégiant l'enseignement en swahili, diffusaient fort peu leur langue. La situation allait changer à partir de 1916, année qui vit les troupes belges du colonel Tombeur déloger les Allemands, qui étaient en petit nombre et se replièrent presque sans coup férir sur le Tanganyika.

Assez paradoxalement, au début, les relations entre les Belges, nouveaux venus et les missionnaires français ne furent pas excellentes: les officiers belges soupçonnaient les Pères Blancs de sympathies pour les Allemands, ce qui, dans le contexte de la Guerre Mondiale, paraît pour le moins singulier... Puis en 1918-1919, la population fut consultée et se prononça massivement en faveur de la tutelle belge. (ce référendum, dans une population analphabète, n'était qu'une farce qui ne trompa personne). Les deux royaumes du Rwanda et du Burundi devinrent dès lors un territoire sous mandat de la Société des Nations, confié à la Belgique, qui l'administrait comme un protectorat sous le nom de Ruanda-Urundi. Les tensions entre les Belges et les Pères Blancs s'apaisèrent et des ordres religieux belges s'installèrent dans le pays.

La première littérature du Burundi fut la littérature missionnaire, bien analysée au chapitre II (pp.51-113). Dictionnaires, grammaires, manuels scolaires et livres de





Académie des sciences d'outre-mer

catéchèse, mais aussi collecte et transcription des mythes fondateurs (notamment celui de la vache) et des contes et légendes (contes étiologiques et contes d'animaux). Les noms de quelques missionnaires érudits nous sont rapportés, tels ceux des RRPP. Bernard Zuure, Firmin Rodegem, Claudius Rabeyrin ou Joseph Martin. Les écoles se multipliaient tandis que les religieux poursuivaient une politique de conversions massives qui ne se traduisit trop souvent que par des baptêmes au jet d'eau.

L'apparition d'une littérature burundaise proprement dite, c'est-à-dire émanant d'auteurs burundais, fut relativement tardive, puisque l'auteur, qui en fait l'objet du chapitre III, (pp.115-153) lui donne la période 1940-1968 pour cadre chronologique. Un nom s'est imposé dans le pays frère, celui de l'abbé Alexis Kagamé, directeur d'un périodique et auteur, entre autres d'un *Code des institutions politiques du Rwanda précolonial* publié dans les années 40, collaborateur de *La Voix du Congo*. Mais le Burundi, ignoré, négligé, qualifié de *désert littéraire*, restait à l'écart. L'auteur remarque que les anthologies de Lilyan Kesteloot, Jean-Louis Joubert ou Charles Bonn n'en font nulle mention. Il faudra attendre l'anthologie de Rouch et Clavreuil, parue chez Bordas en 1986, pour trouver une référence à des auteurs burundais qui publièrent souvent leurs textes dans le périodique: "*Les Grands Lacs*". Une figure se détache cependant: celle de Michel Ntuyahaga né en 1912, ordonné prêtre en 1940, évêque de Bujumbura en 1959 dont l'œuvre est largement consacrée au symbolisme de la vache. En 1946, il publiait: *Au Burundi: le départ et la rentrée des vaches*. Un autre auteur, J.B. Ntabokaja, né en 1920, ordonné prêtre en 1948, est l'auteur de divers articles où il se pose en ardent défenseur de la langue et de la culture du Burundi. Ntuyahaga et Ntabokaja eurent quelques épigones dont aucun ne paraît avoir atteint une grande notoriété.

Il faut attendre le chapitre IV (p.155-196) pour trouver une évocation d'un auteur remarquable, Michel Kayoya, né en 1934 à Kibumbu, un temps élève au scolasticat des Pères Blancs en Belgique, puis ayant renoncé à faire profession dans cette congrégation, il regagna le Burundi où il fut ordonné prêtre diocésain en 1963. Il fut aussi étudiant à Lille (1964-65) et devint par la suite recteur de séminaire. Il se fit connaître par deux ouvrages: "*Entre deux mondes*"(1970) et "*Sur les traces de mon père*" (1971). Il condamnait sans ambages l'attitude de la bourgeoisie chrétienne de son pays. L'auteur commente à ce propos p.184: "*Si les cadres burundais étaient suffisamment chrétiens, ils se dédaigneraient pas les huttes des paysans alors que les premiers missionnaires s'en étaient contentés et c'est finalement par ce qu'ils ne sont que des chrétiens d'apparat qu'ils sont incapables de tirer leur peuple du sous-développement*". La trop brève existence de Kayoya devait se terminer à Gitega en mai 1972, quand, dénoncé par un confrère prêtre comme appartenant à l'élite Hutu, il périt assassiné dans un de ces massacres collectifs interethniques qui ensanglantaient alors le pays. Sans nier l'aspect pédagogique et un peu didactique de ses textes, qui peut être jugé lassant, la plupart des critiques ont rendu hommage à la haute élévation de sa pensée. Des fondations Michel Kayoya ont vu le jour en Italie et en Allemagne et un prix Michel Kayoya est décerné chaque année.

Nous remarquons que tous les auteurs étudiés ici étaient des membres du clergé et que l'église catholique semble avoir largement dominé et contrôlé la vie intellectuelle du Burundi et même s'être dans un premier temps assurée le monopole de la production



Académie des sciences d'outre-mer

littéraire. Certaines œuvres furent mises à l'index, là comme ailleurs liste de prix d'excellence. Une "élite laïque", qui n'était pas issue du clergé ou des séminaires, apparaissait déjà timidement à la veille de l'indépendance (1^{er} juillet 1962) Le chapitre V (pp. 197-227) traite de divers aspects de la littérature francophone du Burundi depuis les années 1970. Une production littéraire "sécularisée" allait progressivement conquérir sa place. Le chapitre fait une assez belle place au théâtre, (illustré notamment par Marie-Louise Sibazuri), genre qui semble connaître un assez grand succès populaire, à la poésie, au roman et à la nouvelle, qui en sont encore à leurs débuts.

Intitulé "Thèmes et choix de textes", le sixième et dernier chapitre (pp. 229-289) est en fait un recueil de morceaux choisis qui rendra de grands services aux pédagogues. Au nombre des thèmes récurrents qui ont guidé le choix, on trouve bien entendu, comme en d'autres sociétés africaines, la question ethnique et le tribalisme, la précarité, même chez les cadres, la corruption, les problèmes sociaux liés aux effets de l'exode rural, la condition des femmes et des autres catégories défavorisées. Une liste de 48 notices biographiques d'auteurs complète utilement l'ouvrage.

Ne connaissant pas le Burundi, nous ne ferons pas de procès à l'auteur quand il parle des *hautes valeurs morales* des chrétiens africains (p.121). Notre expérience africaine ne nous a pas favorisé à ce point. En revanche p. 122 quand Ntuyahaga nous dit que les gens se souhaitent de grands troupeaux de vaches *de préférence femelles*, nous objecterons que dans notre village breton, il n'était de vaches que femelles, pour la simple raison que les mâles étaient appelés taureaux...Et l'auteur ne fait pas preuve de grandes connaissances historiques quand il nous dit (p.168) que le poète (Michel Kayoya) "*n'a pas digéré l'Acte final de Berlin ayant confirmé le partage de l'Afrique entre les puissances européennes*" car Henri Brunschwig et d'autres ont suffisamment démontré que la conférence de Berlin n'a pas partagé le continent.

Dans sa conclusion, Juvénal Ngorwanubusa laisse transparaître un certain pessimisme. Il estime qu'il faudra attendre longtemps avant que les habitants de ce pays dévasté, où le niveau de vie est très bas, aient les moyens de se procurer des livres. Il ne subsiste qu'une seule librairie d'ailleurs catholique, à Bujumbura, (contre cinq avant les massacres) et les écrivains locaux ne cachent pas leur découragement, citant Bernard Kotchy: "*Un peuple qui ne peut se lire est un peuple menacé*"

Loin d'être un désert littéraire, le Burundi à certes une littérature à laquelle il était bon que cet ouvrage vint donner la place qui lui revient. Mais qu'il nous soit permis de constater que le pays est encore à attendre un Hampaté Ba, un Tchicaya U Tam'si, un Ferdinand Oyono ou un Mongo Béti...

Jean Martin